

L'été s'annonce comme une invitation à savourer les fragments de bonheur et de liberté que le soleil nous concède brièvement.

UNE PARENTHÈSE ARDENTE

PAR AUDREY COUPPÉ DE KERMADEC

Je m'extirpe de ma torpeur. Le temps semble y être resté si longtemps suspendu qu'il me faut rassembler toutes mes forces pour dissiper la brume qui aveugle mes sens. Dans la solitude et l'intimité de cette bulle devenue trop familière et trop étroite pour contenir mes envies, les premiers signes de la belle saison m'apparaissent comme la promesse d'une renaissance. Je veux de nouveau vibrer.

Je m'étire longuement, puis, comme une bête sortant de l'hibernation et du cocon de son terrier, je me dégage de mon enclave. Mes articulations se déploient péniblement, mes muscles endormis s'allongent, et mes os se réveillent lentement dans des craquements secs, semblables au bruit que ferait un lac gelé lorsqu'il se met brutalement à fondre au soleil.

Guidée par la chaleur nouvelle, je traverse la ville et me fais happer par les bribes d'été qui se laissent déshabiller par la lumière crue de midi. À la faveur des rayons naissants, tout s'offre à mes yeux comme une grâce, et je suis bêtement submergée par la joie. La mélodie qui s'échappe d'une petite fenêtre perchée en haut d'un immeuble et qui se perd dans l'air enflammé ; le bruit du ballon qui rebondit avec insolence dans le square ensoleillé ; les dernières graines de pollen qui virevoltent au ras du sol pour finir leur course dans les chevelures fraîchement coiffées ; le nuage sucré que dégage la crêpe jalousement serrée par un enfant barbouillé de confiture ; les gouttes de sueur qui déferlent le long des peaux perlées ; le brouhaha des voix qui claquent contre les murs dans les ruelles étroites... Mon cœur attendri est subitement inondé d'empathie, de tendresse et d'entrain. J'ai si peur de laisser quelque chose s'échapper, que je dévore tout goulûment, de mes

yeux avides, un peu comme si j'étais déjà nostalgique des instants qui viennent de filer.

À ressentir autant d'émotions, comme ça, en plein milieu des autres, je me sens presque à nu et suis prise d'une pudeur qui s'éteint rapidement lorsque je croise des yeux rieurs et complices que je devine derrière le masque d'une inconnue. Je marche seule mais, devant ce tableau de possibilités et de bonheurs impalpables et fuyants, je partage cette solitude à la lumière du jour.

L'interstice de l'été laisse assez d'espace pour imaginer d'autres destinées. Il me tarde de danser sous le zénith, de laisser les clapotis de l'eau chatouiller mes chevilles avec sensualité, d'embrasser la chaude saison, de déguster bouchée par bouchée les promesses de lendemains heureux, sans culpabilité aucune.

Je me suis promenée mille fois dans ces mêmes rues, j'ai croisé cent fois ce vieil homme à la canne, je me suis assise une vingtaine de fois sur ce banc éclopé, et pourtant, c'est bien la première fois qu'une promenade improvisée me dévoile autant de secrets. Cette parenthèse ardente est comme un condensé de la période estivale et de tout ce qu'elle promet d'offrir à mon âme...